Masculinité et mode au XVII^e siècle : *L'Histoire des perruques* de l'abbé J.-B. Thiers

Paul Scott

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/2209>

DOI : 10.4000/itineraires.2209

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 77-89

ISBN : 978-2-296-07519-1

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Paul Scott, « Masculinité et mode au XVII^e siècle : *L'Histoire des perruques* de l'abbé J.-B. Thiers », *Itinéraires* [En ligne], Numéro inaugural | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2008, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/2209> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.2209>

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Masculinité et mode au xvii^e siècle: *L'Histoire des perruques* de l'abbé J.-B. Thiers

Abstract

Seventeenth-century moralists denounced fashion and its perceived related vices of immodesty and vanity. As male fashion became more elaborate, linked with the increasingly centralized courts of Louis XIII and Louis XIV, men as well as women were targeted, particularly in view of their apparent appropriation of items traditionally associated with female attire. The most famous treatise against men's wig-wearing was published in 1690 by abbé Jean-Baptiste Thiers, a work that can also be read as a carefully crafted critique of the most famous patron of this accessory, Louis XIV himself, and of his absolutist apparatus of government.

Au xvii^e siècle, en France, la mode joue un rôle culturel et social important, voire crucial ; les cheveux sont autant concernés que les vêtements, et la coiffure, masculine aussi bien que féminine, subit des mutations radicales tout au long du siècle. Yvonne Deslandres souligne l'extravagance des habits masculins des années 1660 :

Le costume masculin semble une caricature dans son exubérance baroque, la silhouette étant marquée par une série de découpures à tous les niveaux : chapeau plat couvert de plumes d'autruche, grande perruque bouclée, rabat de dentelle, pourpoint court, en brassière, flottant sur la chemise bouffant en jabot sur l'estomac, des volants de dentelle autour des genoux, sous la rhingrave, et des nœuds de ruban décorant les souliers à talon rouge¹.

Ces tenues vestimentaires raffinées sinon somptueuses sont surtout associées à la cour de Louis XIV ; on les voit cependant apparaître déjà sous le

1. Y. Deslandres, *Le Costume, image de l'homme*, Paris, Albin Michel, 1976, réimpr. Éditions du Regard, 2002, p. 155. Je tiens à remercier l'université du Kansas pour le soutien financier offert par le Cramer Professorship et le General Research Fund, n° 2301250.

règne du père du Roi-Soleil. Au sein des communautés religieuses éclate alors une série de querelles concernant la bienséance en matière de mode, telle que celle du port des cheveux longs ou frisés par des hommes. En 1644, par exemple, s'éleva une vive dispute parmi les Huguenots de la ville de Bordeaux, au cours de laquelle certains ministres défendirent à leurs collègues aux cheveux frisés l'entrée aux consistoires². La réaction viscérale suscitée par cette mode n'était pas limitée aux protestants, car sept ans plus tard, un chanoine de la cathédrale de Meaux, au nom quelque peu trompeur de Charles de Bonne-Chose, se trouvait privé de son bénéfice et exclu du chapitre après s'être présenté à la sainte table portant des cheveux longs, et cela malgré deux ordonnances qui l'avaient « adverty de les faire couper avant se presenter à la Communion le jour de l'Assomption³ ». Selon Louise de Donville, la mode sous le règne de Louis XIII est à la fois collective et individuelle, dans la mesure où « souvent le détail original attire plus le regard que la coupe d'un costume⁴ ». Elle lie la mode à la politique centralisatrice du cardinal de Richelieu, qui crée une culture de l'oisiveté parmi la noblesse de cour qui passe de plus en plus de temps auprès du souverain. On comprend facilement la méfiance parfois véhémente des moralistes face à ces développements.

Les moralistes et la mode

Pour certains moralistes du Grand Siècle, les innovations vestimentaires constituent une expression visuelle des travers du siècle et surtout de l'essor de la pensée libertine. Le chanoine Polman s'acharne – non sans un certain humour – contre les robes décolletées, qu'il compare à un chancre érodant la vertu non seulement des femmes qui les portent, mais aussi de ceux qui les regardent :

Ouy, ce malencontreux chancre des habits d'abord a eschancré leur bord, et le dehors ; puis il s'est enfoncé jusques à la chemise, voire jusques à la chair nuë : descouvrant la gorge, et la nuque. De là, donnant une nouvelle eschancrure, il a faict paroistre le dessus du sein à travers quelque toille d'araignee. À la parfin, il a rogné, desmangé, et eschancré en sorte le derriere, et les tetins en sont demeurez à nud⁵.

2. G. Molé, *Histoire des modes françaises, ou révolutions du costume en France, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours*, Amsterdam, et se trouve à Paris chez Costard, 1773, p. 113-114.

3. *Arrest notable de la Cour de Parlement pour la conservation de la discipline ecclesiastique, Par lequel il a esté jugé, qu'un Chanoine portant les cheveux trop longs, et refusant de les faire couper apres en avoir esté adverty, est justement privé de son revenu, et réputé absent de l'Église et du chapitre*, Paris, 1654, p. 1.

4. L. Godard de Donville, *Signification de la mode sous Louis XIII*, Aix-en-Provence, Édisud, 1978, p. 27.

5. J. Polman, *Le Chancre ou Couvre-Sein féminin*, Douai, Gerard Patté, 1635, p. 8.

Ces sentiments trouvent leur écho chez l'abbé Jacques Boileau, frère du poète, qui déclare que « [l]a veuë d'un beau sein n'est pas moins dangereuse pour nous que celle d'un Basilic⁶ ». Un auteur anonyme, sans doute membre du clergé, renchérit : « Le soin trop curieux de s'ajuster est une véritable prostitution⁷. » Ce type de condamnation exprimé par des auteurs spirituels est clairement visé par Molière quand Tartuffe demande à Dorine de couvrir « ce sein qu'[il] ne saurai[t] voir⁸ ». Ainsi pour Boileau, la mode féminine est un piège par lequel le diable séduit ses victimes :

Revenez donc de vôte aveuglement ô femmes mondaines. Esclaves du siècle, idolatres de la vanité. Souvenez-vous que satan est le prince du monde, et que vous devenez ses sujetes à mesure que vous vous conformez aux maximes que le monde vous propose, et que vous suivez les abus qu'il a introduits. (p. 7)

L'abbé de Vassetz partage les mêmes sentiments, qui juge que les mondaines

n'ont plus rien qui les distingue des femmes payennes, ou plutôt tout les en distingue, le Baptême, le culte, etc., mais par une confusion monstrueuse avec ces caractères de distinction elles se plaisent à rentrer dans le sein du Paganisme, à se confondre avec les Infidèles, et à devenir des idoles des nations, par le culte qu'elles se font rendre ; n'est-ce pas se faire une Religion à sa mode, ou plutôt n'en avoir aucune, c'est se proposer soi-même pour l'objet de son culte et celui des autres⁹.

Pour Vassetz, un esprit mondain est directement lié à une sujétion à la mode qui est traitée de péché. La première cible de ce discours de réprobation, ce sont les femmes ; la généralisation du port de la perruque masculine va cependant pousser les moralistes à s'intéresser de plus en plus aux hommes. Dans sa diatribe contre les perruques en 1690, par exemple, l'abbé Thiers ne mentionne guère les femmes. Le lien entre la mode et le monde ou la mondanité est aussi frappant chez l'abbé de Choisy qui, ayant quitté la vie cléricale dès sa jeunesse pour vivre habillé en femme sous l'identité de M^{me} de Sancy puis celle de la comtesse de Barres¹⁰, s'approprie entièrement l'argument des censeurs, mais dans le but de justifier son travestissement :

J'ai cherché d'où me vient un plaisir si bizarre, le voici : le propre de Dieu est d'être aimé, adoré ; l'homme, autant que sa faiblesse le permet, am-

6. J. Boileau, *De l'abus des nuditez de gorge*, Bruxelles, François Foppens, 1675, p. 13.

7. T. Philalèthe, *De la modestie des femmes et des filles chrétiennes dans leurs habits et dans tout l'extérieur* (1686), éd. F. Boucher, Grenoble, Jérôme Millon, 2002, p. 64.

8. *Le Tartuffe ou l'Imposteur*, v. 860, acte III, sc. 2, dans *Œuvres complètes*, éd. Georges Couton, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, t. I.

9. Abbé de Vassetz, *Traité contre le luxe des coëffures*, Paris, Edme Couterot, 1694, p. 55-56.

10. Voir la biographie de D. Van der Cruysse, *L'Abbé de Choisy, androgyne et mandarin*, Paris, Fayard, 1995.

bitionne la même chose ; or, comme c'est la beauté qui fait naître l'amour, et qu'elle est ordinairement le partage des femmes, quand il arrive que les hommes ont ou croient avoir quelques traits de beauté qui peuvent les faire aimer ils tâchent de les augmenter par les ajustements des femmes, qui sont fort avantageux ¹¹.

L'apologie de Choisy reprend la position de moralistes comme Vassetz et Boileau, tout en bouleversant leurs conclusions. Tandis que la critique moraliste vise les femmes comme étant naturellement portées vers les vanités éphémères de la mode, le même penchant chez les hommes est considéré comme contre-nature, argument qui remonte à saint Paul, et il n'y a en somme qu'une figure aussi marginale que l'abbé de Choisy pour se justifier en se référant à la féminité. En effet, saint Paul établit une dichotomie genrée quant à la chevelure : « La nature elle-même ne nous enseigne-t-elle pas que c'est une honte pour l'homme de porter les cheveux longs, tandis que c'est une gloire pour la femme de les porter ainsi ? Car la chevelure lui a été donnée comme couvre-chef. » (I Corinthiens, XI, 15) À l'instar de l'apôtre, les moralistes du XVII^e siècle estiment que les cheveux féminins doivent être modestes sinon voilés, tandis que des cheveux longs chez l'homme indiquent la décadence et l'immoralité, un enseignement qui illustre l'ambivalence intrinsèque des cheveux eux-mêmes qui peuvent incarner la chasteté ou la lubricité selon les cas ¹². Cette naturalisation d'une vision genrée des cheveux s'applique également aux vêtements. Ainsi, en 1642, M. de Fitelieu affirme que les vêtements ont cessé de jouer leur rôle principal d'honnêteté et de commodité ; par conséquent ni les vêtements, ni ceux qui les portent, ne sont plus naturels ¹³. Ces derniers sont devenus des « hommes femmes » (p. 7). C'est le jugement qu'on trouve sous la plume de nombreux chroniqueurs :

Et de vray on n'auroit non plus de raison de blâmer celuy, qui se trouveroit là avec la quenouille au costé parmy les femmes, que celuy qui par telles mignardises et bassesse de courage, prendroit l'Estat et les façons d'une femme, Car cela est repugnant à la nature, c'est avilir son excellence et la degrader de la dignité en laquelle Dieu à créé l'homme et consequemment contre l'honnesteté ; Que si on recherchoit qu'elles ne procedent que d'un cœur lasche et esclave de la volupté. Or se denaturer ainsi et changer de sexe, c'est une abomination devant Dieu ¹⁴.

11. F.-T. de Choisy, *Mémoires de l'abbé de Choisy*, éd. G. Mongrédien, Paris, Mercure de France, 1966, p. 435.

12. Voir M. Rus, « La chevelure au Moyen Âge : manque du même, manque de l'autre », dans *La Chevelure dans la littérature et l'art du Moyen Âge*, dir. C. Connochie-Bourgne, Senefiance, 50, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2004, p. 385-391 (p. 385).

13. M. de Fitelieu, *La Contre-Mode*, Paris, Louis de Heuqueville, 1642, p. 4.

14. *Traité de l'habit honneste du chrestien aussi nouveau en son stile qu'en son sujet par la parolle de Dieu*, Paris, Jean Julien, 1654, p. 91.

Il y avait également d'autres motifs de condamnation, comme le fait que la mode entraînait une dépense inutile et représentait donc un gaspillage économique¹⁵. Pour l'inlassable abbé Thiers, la perruque est également condamnable parce que le plus souvent elle est faite de cheveux pris « de la dépoüille des morts, ou des personnes de mauvaise vie » (p. 392). Enfin, l'artifice est aussi un trait considéré comme inhérent au port de la perruque, idée qui remonte à l'Antiquité : les perruques « ne servoient pas simplement chez les Romains à couvrir les têtes chauves, mais aussi pour se déguiser, surtout à ceux qui alloient commettre quelque action malhon-nête¹⁶ ». Or, l'artifice et le trompe-l'œil sont des éléments de base de l'esthétique baroque¹⁷, et la personne qui porte une perruque cache souvent un trait physique des plus naturels et des plus évidents : les cheveux.

Bien que certains auteurs réprouvent violemment le port des cheveux longs chez les hommes, pour de nombreuses cultures, comme celle des anciens Gaulois ou des tribus germaniques, la pilosité était associée à la virilité¹⁸. Au xvii^e siècle, il y avait certes quelques exceptions notables, tel Jacques Rêves (ou Jacobus Revius), professeur de théologie à Leyde, qui soutint qu'une chevelure masculine abondante était tout à fait naturelle¹⁹. Cependant, les épisodes bibliques d'Absalom et de Samson servaient d'exemples des conséquences négatives que peuvent provoquer les cheveux longs chez les hommes, et les censeurs y font fréquemment allusion²⁰. Ces exemples de l'Ancien Testament avaient été renforcés par l'enseignement patristique ainsi que par le droit canon. Le passage à l'état clérical était pareillement marqué par la cérémonie de la tonsure, le rasage des cheveux devant symboliser l'abandon de la vie mondaine²¹.

15. D. Roche, *La Culture des apparences : une histoire du vêtement (xvii^e-xviii^e siècle)*, Paris, Fayard, 1989, p. 59.

16. F. Nicolaï, *Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches et des perruques*, Paris, Léopold Collin, 1809, p. 42.

17. Cf. P. P. Sommella, *La Mode au xvii^e siècle d'après la « Correspondance » de Madame de Sévigné*, Biblio 17, 14, Tübingen, Günter Narr, 1984, p. 8.

18. Voir M. Monestier, *Les Poils : histoires et bizarreries des cheveux, des toisons, des coiffeurs, des moustaches, des barbes, des chauves, des rasés, des albinos, des hirsutes, des velus et autres poilants trichosés*, Paris, Le Cherche midi, 2002, p. 162 ; L. Futoransky, *Cheveux, toisons et autres poils*, trad. J.-M. Saint-Lu, Paris, Presses de la Renaissance, 1991, p. 91.

19. J. Rêves, *Libertas Christiana circa usum capillitii defensa*, Leyde, Adrian Wyngaerden, 1647, p. 251-252.

20. Sur Absalom, voir II Samuel, XIII-XVIII ; sur Samson, voir Juges, XVI, 4-21. Les références bibliques renvoient à la *Bible de Jérusalem*, Paris, Le Cerf, 2001.

21. « Parce que de beaux et longs cheveux ont toujours été considérés comme un bien des plus précieux, ils ont été l'objet de sacrifices aux dieux. Partie détachable du corps tout autant qu'attribut identifiable et unique d'un individu, la chevelure s'est vu donnée en offrande aussi bien dans le monde chrétien que dans les civilisations polythéistes », Monestier, *op. cit.*, p. 150.

En retraçant le destin de la perruque dans le milieu ecclésiastique, l'abbé Jean-Baptiste Thiers parle avec mépris de celui qui a introduit cette pratique :

Les Abbés, ou soi-disans tels, les Abbés de Cour, les Abbés damerets, les Abbés à la mode, et c'est tout dire, cassèrent la glace les premiers pour les Perruques, et ils ne firent pas grand scrupule d'en porter, voyant que les gens du monde avec lesquels ils ont tant d'autres rapports, n'en fesoient pas. Leurs Perruques furent courtes et petites d'abord, et ces sortes de Perruques s'appellerent, comme elles s'appellent encore aujourd'hui, des *Perruques d'Abbé*; Et le premier qui en porta fut l'Abbé de la Rivière, qui est mort Evêque de Langres, et que l'on peut par conséquent appeler avec justice, *Le Patriarche des Ecclesiastiques Perruquets*. Vers le même tems quelques Prélats, mais en fort petit nombre, aiant perdu leurs cheveux, s'avisèrent aussi de prendre la Perruque²².

Bien que le docte abbé ne fournisse pas de précisions sur La Rivière, il suggère un lien, sans l'énoncer explicitement, entre la lascivité et la mode, car Louis Barbier, abbé de La Rivière (1595-1670), était connu pour sa vie privée peu édifiante. Selon Tallemant des Réaux, il vivait ouvertement en concubinage et légua à sa mort 20 000 livres à sa maîtresse M^{lle} Legendre²³. De plus, La Rivière était obsédé par son apparence et « quand il estoit en habit court, en changeoit trois ou quatre fois par jour » (Tallemant, *op. cit.*, p. 477). Favori de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, l'abbé vaniteux était un homme « [d']aspect délicat et fort douillet, [qui] tenait le plus grand soin de sa personne²⁴ ». Celui qui a canonisé, si l'on peut dire, la perruque d'abbé, était donc également célèbre pour sa vanité et pour sa lubricité, exemple qui corrobore le jugement de l'historien moderne, Gregorio Masanon, pour qui l'usage du chapeau et de la perruque « est en relation avec l'importance sexuelle des cheveux²⁵ ». La même considération éclaire les comédies de Molière, où les petits-maîtres et les marquis portent toujours des perruques exagérées, symboles de leur rôle comique et social : celui du galant, du dompteur des cœurs²⁶. Ainsi, dans *L'École des femmes*, Arnolphe critique « ces demoiseaux », dont il énumère les trois

22. J.-B. Thiers, *Histoire des perruques où l'on fait voir leur origine, leur forme, l'abus et l'irregularité de celles des ecclesiastiques*, Paris, aux dépens de l'auteur, 1690, p. 42.

23. G. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. A. Adam, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, t. II, p. 291 et 1149 n.

24. G. Dethan, *La Vie de Gaston d'Orléans*, Paris, de Fallois, 1992, p. 129.

25. G. Masanon, *Psychologie du geste, du vêtement et de la parure*, trad. R. Lauras, Paris, La Pensée Universelle, 1971, p. 44.

26. Voir S. V. Dock, *Costume and Fashion in the Plays of Jean-Baptiste Poquelin Molière: A Seventeenth-Century Perspective*, Genève, Slatkine, 1992, p. 80-140, surtout le ch. III : « Stylish and Exaggerated Fashions: the *blondin*, the *marquis*, and the *façonnier* in the plays of 1661-1664 ».

instruments emblématiques de séduction : « Grands cheveux, belles dents, et des propos fort doux » (v. 653, acte III, sc. 1). Une perruque permet aussi de porter des cheveux d'une couleur différente de celle des cheveux naturels, les cheveux blonds jouissant d'une faveur particulière²⁷. Marina Warner insiste sur la relation séculaire entre les cheveux blonds et l'érotisme²⁸, et cela malgré d'autres associations qui les lient à la vérité, à la noblesse et à la beauté²⁹.

Pendant le règne de Louis XIII, on constate « une transformation radicale : après avoir porté pendant cent ans les cheveux courts, les hommes se mirent à préférer les coiffures longues et bouclées³⁰ ». Cette première mode introduit par la suite le port des perruques, une évolution observée dans d'autres sociétés³¹. En effet, l'apparition de la perruque comme accessoire masculin date des années 1620, époque à laquelle elle est adoptée par Louis XIII, qui commence alors à perdre ses cheveux³². L'usage se répand immédiatement à la cour, même si le cardinal de Richelieu ne suit jamais l'exemple de son maître, se faisant toujours peindre coiffé d'une calotte en satin rouge³³. Louis XIV, quant à lui, garda sa chevelure naturelle et épaisse jusqu'en 1672, époque à laquelle il apparut vêtu d'une perruque ample afin de masquer les loupes dont il était affligé³⁴. On distingue donc deux vagues successives du port de la perruque : la première dans les années 1620, la deuxième dans les années 1670, cette dernière ayant été la plus tenace, durant plus de cent cinquante ans. En choisissant la perruque essentiellement pour cacher une pelade, ces deux monarques masquaient à la fois les effets d'une maladie et les faiblesses d'un corps vieillissant. À première vue, l'adoption de perruques et d'habits de plus en plus ostentatoires par des hommes, notamment par le souverain et, à son exemple, par ses sujets, semble exploiter des valeurs traditionnellement associées aux

27. Cf. Molé, *op. cit.*, p. 117.

28. M. Warner, *From the Beast to the Blonde : On Fairy Tales and their Tellers*, Londres, Vintage, 1995, p. 362-369.

29. À Rome, la perruque blonde était symbole de prostitution ; voir Futoransky, *op. cit.*, p. 92.

30. C. Lebas et A. Jacques, *La Coiffure en France du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Delmas, 1979, p. 101.

31. Saint-Thorette, *Notice historique sur les cheveux postiches chez les peuples anciens et chez les nations modernes. Changements subis par la mode depuis plus de deux mille ans*, Paris, A. René, 1842, p. 15.

32. J.-H. Marchand précise que c'est en 1629 : *L'Encyclopédie perruquiere. Ouvrage curieux à l'usage de toutes sortes de têtes*, Paris, Hochereau, 1757, p. 21.

33. Cf. Molé, *op. cit.*, p. 267, ce qui n'empêchait pas l'auteur anonyme d'une satire virulente contre le prélat d'écrire : « Sa perruque en couvrant sa teste, / Couvre en mesme temps une beste », *Le Gouvernement present, ou eloge de son eminence, satyre, ou la miliade*, Anvers ?, 1636 ?, p. 8.

34. Lebas et Jacques, *op. cit.*, p. 123.

femmes, c'est-à-dire non seulement la beauté, mais surtout la séduction³⁵. Cependant, en portant des cheveux artificiels, les deux Louis savent que les courtisans vont les suivre. D'une part, ce que porte le monarque constitue le modèle vestimentaire pour tous ceux qui sont présents à la cour. D'autre part, il y a une exigence tacite : les courtisans, et surtout les jeunes, ne doivent pas paraître plus chevelus, autrement dit plus virils, que le roi. En ayant recours à la perruque pour garantir contre une calvitie banale un corps on ne peut plus humain mais considéré comme quasi divin, les deux rois font de cet accessoire de mode un outil politique. C'est-à-dire que, tout en affirmant la masculinité personnelle du souverain, la perruque sert également à étayer son pouvoir absolu. Le port d'une arme étant interdit dans la présence royale pour les membres du clergé et de la magistrature, la perruque « permettait de suppléer à l'absence d'une épée qui était exigée pour entrer dans les maisons royales³⁶ » ; de cette façon, elle concurrençait même l'épée comme symbole des vertus de la force et de la virilité masculines.

L'abbé Thiers contre la manie des perruques

Bien que les perruques soient souvent visées dans les publications ou dans les sermons d'un clergé animé contre cet usage, la première étude consacrée aux cheveux postiches ne paraît qu'en 1690. Il s'agit d'un tome lourd, de 544 pages en format in-douze, le seul travail que l'auteur ait publié à ses propres frais³⁷. Jean-Baptiste Thiers (1636-1703), prêtre du diocèse de Chartres puis de celui du Mans, composa trente-deux ouvrages sur des sujets fort curieux, tels qu'une défense de la barbe chez certains moines ou du droit des curés à porter une étole en présence d'un archidiaacre lors d'une visite pastorale. Jean Liron caractérise succinctement l'abbé érudit en disant qu'il « se plaisait à étudier des matières singulières, et qu'il ramassoit avec soin tout ce qu'il trouvoit dans ces sujets : qu'il mettoit ensuite ces recueils en œuvre, et les employoit toujours pour reprendre quelques abus, ou pour critiquer quelque ouvrage. Aussi il faut avouer qu'il avoit plus de lecture que de jugement³⁸ ».

35. Voir J. Baudrillard, *De la séduction*, Paris, Galilée, 1979, p. 135, et S. Léoni, « Plaisir des mots et plaisir des sens chez Nicole et Bossuet », dans *Eros in Francia nel seicento*, dir. M. Simonin et autres, Paris, Nizet, 1987, p. 279-298 (p. 290).

36. A. Blum, *Les Modes au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1928, p. 99.

37. Ce n'est pas seulement en France que les mutations de la mode masculine sont ciblées par les moralistes. Sur les ouvrages publiés à Londres, voir R. Corson, *Fashions in Hair : The First Five Thousand Years*, Londres, Peter Owen, 1965, p. 206-215 ; sur l'Allemagne et la Batavie, voir Nicolaï, *op. cit.*, p. 20-100.

38. J. Liron, *Bibliothèque generale des auteurs de France, livre premier, contenant la bibliothèque chartraine*, Paris, Jean-Michel Garnier, 1719, p. 306.

L'Histoire des perruques de Thiers se distingue d'autres œuvres contre la mode par le mélange d'érudition, de vivacité et d'humour caractéristique de son auteur. La dimension humoristique peut surprendre le lecteur ; par exemple, après avoir cité les canons de plusieurs conciles concernant les habits cléricaux, l'abbé relate une anecdote personnelle : « J'en connois un des deux qui a la tête chauve comme un œuf, je l'ai néanmoins entendu prêcher plusieurs fois à Paris et ailleurs avec des cheveux achettés chez le Perruquier. » (p. 34-35) Ce ton familier vise évidemment à s'assurer de la complicité voire de la sympathie du lecteur. Dans sa préface, Thiers s'explique sur l'utilité de son livre :

Il y a aujourd'hui tant d'Ecclésiastiques qui portent la Perruque, qu'on a tout sujet de croire qu'ils sont persuadez, au moins pour la plus-part, que cet ornement étranger ne leur est point interdit, et qu'il n'a rien en soi qui ne convienne à la bien-séance de leur profession. C'est pour les retirer de leur erreur que j'ai entrepris cet Ouvrage. (fol. à 1 r°)

Cependant, ce n'est pas seulement aux hommes d'Église qu'il est défendu de porter des cheveux artificiels, car, d'après Thiers, « il n'est guères plus permis aux Laïques qu'aux Ecclésiastiques, de porter la Perruque » (fol. à 2 r°). Thiers distingue trois groupes de pionniers dans ce domaine : « Les Courtisans, les rousseaux et les teigneux en portèrent les premiers. Les Courtisans, par délicatesse ; les rousseaux, par vanité ; les teigneux, par nécessité. » (p. 28) Thiers explique ainsi les mobiles de ceux qui ont adopté l'usage de la perruque : suivre le roi, cacher la couleur naturelle des cheveux³⁹, ou dissimuler une calvitie. Ce qui revient à dire qu'il s'agit du raffinement intéressé ou de la vanité masculine. Étant donné l'importance de la cour dans l'analyse de Thiers, il est remarquable que dans cet ouvrage encyclopédique, rempli de noms de personnages, de dates et de références précises, qui trace l'histoire des perruques de l'Antiquité jusqu'à son époque, un nom demeure complètement absent : celui du roi Louis XIV. Le monarque était alors le personnage le plus célèbre au monde à porter des perruques. On lui en présentait cinq lors de son lever, pour qu'il choisisse celle qu'il allait porter pendant la matinée⁴⁰. Faire abstraction du souverain revient pour Thiers à formuler une attaque subtile mais on ne peut plus claire contre celui qui avait encouragé la mode non seulement des perruques, mais des perruques démesurément grandes jugées « scandaleuses, immodestes, superflues et incommodes » (p. 391). Comme nous l'avons déjà fait remarquer, l'usage de la perruque devient un outil important dans la construction absolutiste du roi. Le portrait célèbre de Hyacinthe Rigaud (1701) montre un Louis XIV vêtu d'une perruque luxuriante sans

39. Thiers soutient que les rousseaux sont soucieux de « cacher la couleur de leurs cheveux, qui sont en horreur à tout le monde, parce que Judas, à ce qu'on prétend, étoit rousseau, et qu'ordinairement [ceux] qui le sont, sentent le gousset », *op. cit.*, p. 29.

40. Blum, *op. cit.*, p. 99.

aucune mèche grise malgré ses soixante-trois ans. La représentation du roi n'implique plus un portrait fidèle, mais relève plutôt d'un procédé de dissimulation et de fabrication⁴¹. Thiers semble avoir bien compris cette manœuvre et l'indique en passant sous silence la contribution essentielle de Louis XIV à la renommée de la perruque. J'ai montré ailleurs l'engagement contre l'autorité totalitaire du roi qui se dégage d'autres ouvrages de Thiers sans lien apparent à la politique⁴². Il est frappant que *L'Histoire des perruques* soit le seul travail de l'auteur à avoir été publié à ses propres frais ; on se demande donc si ses éditeurs parisiens habituels se sont aperçu de la critique qui y était dissimulée contre le client le plus éminent des perruquiers.

La perruque et l'efféminement

Une question se pose par rapport à l'inquiétude palpable de Thiers à travers son étude : est-ce la sexualité qui se trouve impliquée et menacée par les transformations de la mode, ou plutôt le sexe ? L'application de la poudre aux perruques pour leur donner une teinte blanche ou blonde était presque universelle à la fin du XVII^e siècle⁴³. Thiers trouve que

la poudre est un ornement tout-à-fait mondain, et qui sied mieux aux effeminez et aux débauchez qu'aux Ecclesiastiques, c'est qu'on ne trouve gueres dans l'antiquité que des femmes du monde, des Courtisanes et des Princes prostituez à toutes sortes de débauches, qui en ayent usé, bien qu'en différentes manieres. (p. 401)

La masculinité est donc compromise par l'usage de la poudre, et l'abbé y discerne un gommage de la distinction entre les sexes par lequel l'homme se rend efféminé⁴⁴. Il ne faut pas pour autant exclure définitivement toute notion d'homosexualité dans les propos de Thiers. Déjà sous le règne d'Henri III, la mode fonctionnait comme un signe d'homosexualité par rapport aux jeunes favoris du roi⁴⁵. De plus, « [u]ne certaine équivalence

41. Cf. P. Burke, *The Fabrication of Louis XIV*, New Haven, Yale University Press, 1992.

42. P. Scott, « Mad or Bad ? The Odd Obsessions of Jean-Baptiste Thiers », dans *Religion, Ethics, and History in the French Long Seventeenth Century*, dir. W. Brooks et R. Zaiser, *Medieval and Early Modern French Studies*, 3, New York et Londres, Peter Lang, 2007, p. 295-310.

43. Sur les différentes poudres utilisées avec les perruques, voir S. Barbe, *Le Parfumeur français ; qui enseigne toutes les manières de tirer les odeurs des fleurs ; et de faire toutes sortes de compositions de parfums. Avec le secret de purger le tabac en poudre ; et de le parfumer de toutes sortes d'odeurs*, Lyon, Michel Brunet, 1693, p. 1-12.

44. L'efféminement était surtout le fait de montrer un comportement trop émotionnel et de passer trop de temps avec des femmes. Voir D. M. Halperin, « How to do the history of male homosexuality », *GLQ*, n° 6, 2001, p. 87-123, p. 93.

45. Pierre de L'Estoile raconte que « [l]e nom de Mignons, commença, en ce temps, à trotter par la bouche du peuple, auquel ils estoient fort odieux, tant pour leurs façons de faire

existait [...] entre paillards, efféminés et sodomites » au xvi^e siècle⁴⁶. Colin McDowell met en lumière les rapports entre les façons de se vêtir et une identité homosexuelle au Moyen Âge à Florence ; pendant le xvii^e siècle en France, les petits-maîtres optaient pour des perruques plus grandes que celles portées à la cour, geste quasi idéologique révélant leur identité ou, selon les moralistes, leur « débauche⁴⁷ ». Le chanoine Polman est scandalisé par une chevelure luxuriante qu'il trouve non seulement « infame aux hommes » mais aussi la « marque d'une ame lasche, et d'un corps efféminé⁴⁸ ». L'homme est ainsi corrompu physiquement et moralement ; l'efféminement concerne tout son être. Sa féminisation se traduit par une perte de virilité associée à une forme de passivité sexuelle (soit d'homosexualité, soit de sujétion aux femmes)⁴⁹. Il est intéressant que cet efféminement soit lié à la débauche (mentionnée deux fois), c'est-à-dire à un comportement à la fois sexuel et subversif par rapport aux valeurs normatives. Or d'après l'historienne Kathryn Hoffman, le modèle de l'homme efféminé à Versailles, c'était Louis XIV lui-même, car les histoires secrètes de la cour et du monarque « ont remplacé l'exposition des exploits masculins par des scènes du désir féminin jamais assouvi⁵⁰ ». Dans cette cour, le roi est entouré de femmes puissantes⁵¹ et les hommes imitent les femmes aveuglément, même dans les détails vestimentaires⁵². Pour sa part, Orest Ranum décrit l'affaiblissement de la noblesse par Louis XIV comme une sorte d'émascation par la courtoisie⁵³ ; il s'agirait donc d'une consoli-

qui estoient badines et hautaines, que pour leur fards et accoutremens effeminés et impudiques ». De plus, « [c]es beaux Mignons portoient leurs cheveux longuets, frisés et refrisés par artifice, remontans par-dessus leurs petits bonnets de velours, comme font les putains du bordeau », *Registre-Journal du règne de Henri III*, éd. M. Lazard et G. Schrenck, t. II, Genève, Droz, 1996, p. 42.

46. G. Poirier, *L'Homosexualité dans l'imaginaire de la Renaissance*, Paris, Champion, 1996, p. 28.

47. C. McDowell, *The Man of Fashion: Peacock Males and Perfect Gentlemen*, Londres, Thames & Hudson, 1997, p. 27 et 43.

48. J. Polman, *Le Voile ou Couvre-Chef féminin*, Douai, Gerard Patté, 1635, p. 96 et 98.

49. A. Furetière définit « efféminé » comme « un homme, voluptueux, qui est devenu semblable à une femme », ce qui suggère soit la turpitude, soit une sexualité ambivalente, surtout puisqu'il cite Héliogabale comme l'exemple d'un « Prince fort efféminé », *Dictionnaire universel*, La Haye, Arnout et Reinier Leers, 1690, fol. qqqq 2 r°. Sur le processus de féminisation, voir P. Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 38-39.

50. K. A. Hoffman, « Le phallus du Roi défaillant et dévoilé : la politique érotique de la monarchie absolue », dans *Le Corps au xvi^e siècle*, dir. R. Tobin, Biblio 17, 89, Tübingen, Günter Narr, 1995, p. 331-340 (p. 336).

51. Sur l'influence des femmes sur la psychologie du roi, voir A. Fraser, *Les Femmes dans la vie de Louis XIV*, trad. A.-M. Hussein, Paris, Flammarion, 2007.

52. « Après 1680, la forme des perruques d'hommes s'élève en concordance avec la mode des fontanges », Lebas et Jacques, *op. cit.*, p. 126. Cf. Deslandres, *op. cit.*, p. 163.

53. O. Ranum, « Courtesy, Absolutism, and the French State », *Journal of Modern History*, n° 52, 1980, p. 426-451 (« emasculation by courtesy », p. 427).

dation du pouvoir politique du roi qui invente un modèle novateur sinon radical de masculinité royale.

Le conflit profond inhérent à cette mode, au regard du concept de masculinité, est aussi souligné par Marcia Pointon :

Le dilemme créé par la perruque [...] était [celui] d'une masculinité qui exigeait que la tête soit couverte de façon artificielle comme signe de la virilité, du rang et de la décence, mais qui était à la fois menacée par les associations religieuses, morales et sexuelles du seul objet capable d'assurer ce symbolisme⁵⁴.

Selon les moralistes, le port de cheveux artificiels qui venaient souvent de paysannes, ainsi que le coût de leur acquisition et de leur entretien, entamait les distinctions entre les deux sexes, car l'homme devait dépenser des sommes considérables, sans parler du temps qu'il lui fallait consacrer à sa toilette, jusqu'alors préoccupation spécifiquement féminine. Élisabeth Badinter discerne ainsi une crise d'identité masculine dans la société française du XVIII^e siècle : « Ce sont les Précieuses françaises qui furent à l'origine de la première remise en question du rôle des hommes et de l'identité masculine⁵⁵. » Il s'ensuit que certains hommes, en particulier le petit nombre de précieux, « adoptèrent une mode féminine et raffinée – perruque longue, plumes extravagantes, rabats, mouches, parfums, rouge – qui fut copiée » (*op. cit.*, p. 27). Ces hommes bien habillés sont les précurseurs des dandys, car « le dandysme se caractérise par l'affirmation de la supériorité du paraître et de l'artifice, par un renversement des valeurs⁵⁶ ». Pourtant, le dandy reste solitaire, seul contre le monde (ou peut-être dans son propre monde), tandis que les marquis moliéresques et les abbés coquets thiersiens sont toujours imaginés et représentés au pluriel. Cette différence capitale illustre la fonction de la perruque comme emblème de cohésion sociale dans la société lousquatorzienne.

Le stéréotype évoqué par Thiers de l'homme paré, parfumé, voire efféminé, prend des qualités théâtrales, car cet homme attire le regard d'autrui. En fait, le prêtre désigne « [l]es Comédiens, les Farceurs, et les Maîtres à danser » comme les premiers à suivre, après les courtisans, cette mode (*op. cit.*, p. 29). La même idée se retrouve dans les traités de civilité qui se plaisent à comparer le courtisan à un acteur sur le grand théâtre du monde. Le mondain décrit par Thiers fait de lui-même un spectacle qui appelle le regard du passant, mais qui, en même temps, cache son individualité sous le déguisement de la grande perruque qui domine le champ

54. M. Pointon, *Hanging the Head: Portraiture and Social Formation in Eighteenth-Century England*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1993, p. 128 ; nous traduisons.

55. É. Badinter, *XY : de l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992, p. 25.

56. F. Coblence, *Le Dandysme, obligation d'incertitude*, Paris, PUF, 1988, p. 16.

de vision⁵⁷. L'omniprésence de l'artifice figurée par la perruque reflète l'élément baroque d'une société qui apprécie la démonstration éclatante et fastueuse du pouvoir. Voyant dans les perruques un signe de séduction et d'artifice⁵⁸, l'abbé Thiers en signale les implications perturbantes pour la société du xviii^e siècle dans un traité qui ne semble, au premier abord, que le fruit d'une imagination excentrique et pédante. Au bout du compte, la perruque indique (comme Baudrillard l'a aussi souligné) que ce n'est jamais la beauté naturelle qui séduit chez l'homme, mais plutôt la « beauté rituelle⁵⁹ ». Sous l'Ancien Régime la perruque est devenue un signe d'appartenance clanique pour la noblesse de cour. L'étendard d'une génération de précieux qui mettait en question la division des sexes et donna naissance à une courte période de mixité vestimentaire, elle est devenue par la suite, presque imperceptiblement, un accessoire indispensable de la respectabilité et de l'ordre social⁶⁰.

Paul Scott
Université du Kansas, États-Unis

57. Cf. J.-P. Saidah, « Le dandysme : continuité et rupture », dans *L'Honnête Homme et le Dandy*, dir. A. Montandon, Études littéraires françaises, 54, Tübingen, Günter Narr, 1993, p. 123-149 (p. 145).

58. Selon Roland Barthes, « toute Mode nouvelle est refus d'héritier, subversion contre l'oppression de la Mode ancienne », *Système de la mode*, Paris, Le Seuil, 1967, p. 274.

59. Baudrillard, *op. cit.*, p. 125.

60. En anglais, le mot *big-wig* (grande perruque) dénote métonymiquement ceux qui détiennent le pouvoir dans la société. Voir M. K. Powell et J. Roach, « Big hair », *Eighteenth-Century Studies*, n° 38, 2004, p. 79-99.